

## Hommage à ma grand-mère Emilie Hatem, à son frère et à ses soeurs

« Elle était très *famille* : bonne épouse, bonne mère, bonne sœur, bonne belle-fille. »  
(Renée Hatem, ma mère, fille de ma grand-mère Emilie Hatem)



J'ai devant les yeux la photo d'une petite jeune fille souriante, un peu potelée, au type très méditerranéen : des cheveux très noirs, un visage ovale des yeux sombres et rieurs en amande. C'est exactement le type de femme qui m'attirait lorsque j'étais plus jeune.

J'ai un peu de mal à rapprocher cette image juvénile de celle de la vieille grand-mère, toute aussi souriante et potelée, mais beaucoup, beaucoup plus âgée, qui a bercé mon enfance. Et pourtant, il s'agit

**Ma grand-mère jeune femme** bien de la même personne. Mais entre les deux, il y a 60 ans de distance. Soixante ans passées pour ma grand-mère, Emilie Hatem, à tenter de survivre au milieu des maladies et des persécutions, tout en tenant du mieux possible son rôle de fille, de sœur, d'épouse, de mère. Soixante ans de ces combats quotidiens pour que la chaîne de vie se poursuive vaille que vaille. Tant d'efforts pour aboutir in fine, à mon existence, ainsi qu'à celle de ma cousine Germaine Nathalie et de ses trois enfants !! Tant de courage pour simplement assurer la continuité de la lignée familiale !! Cela en valait-il la peine ? Sans doute une femme, surtout une femme de l'ancien temps élevée dans le culte des valeurs familiales, ne se pose-t-elle-même pas cette question !! Pour celle dont le rôle suprême est de donner et de protéger la vie, la réponse ne fait aucun doute.



**Ma grand-mère telle que je l'ai connue**



**Les parents de ma grand-mère**

### Origines familiales – la fratrie Dana

Ma grand-mère, donc, est née à Tunis vers 1900 dans une famille juive modeste. Son père René Dana, lui-même aîné d'une fratrie de six enfants, avait épousé quelques années plus tôt Rebecca Piperno, elle-même issue d'une riche famille juive de Constantinople qui s'était installée en Tunisie après avoir perdu sa fortune.

Aux tout début du XXème siècle, cette famille Dana émigre vers la France et s'installe à Nice où un oncle riche de mon arrière-grand père, Sauveur, fait venir toute la fratrie. A cette époque, René Dana et sa femme ont déjà trois enfants, nés à Tunis : L'aîné, Mathilde dite « Tildi »<sup>1</sup> ; Emilie, ma future grand-mère ; et Sauveur. Une fille cadette, Maya, naîtra en France.

<sup>1</sup> Voir liste des surnoms familiaux en annexe.



**Mes arrière-grands-parents avec leurs quatre enfants : de gauche à droite, Tildi, Maya, Sauveur, Emilie**

Mon arrière-grand-père était, paraît-il, un homme très avisé, qui a donné une bonne éducation à ses quatre enfants, mais avec des caractéristiques différentes selon chacune. De ce point de vue, les quatre enfants Dana allaient, si l'on peut dire, par paires de deux. Les deux aînées, Tildi et Emilie, des filles née à Tunis, avaient reçu l'éducation traditionnelle des jeunes filles bourgeoises ou petites bourgeoises de l'époque, car la famille Dana, bien que très orientale par ses origines, s'était assez rapidement assimilée à la culture française apportée par le protectorat. Ma grand-mère savait donc coudre, chanter, faire la cuisine. Bref elle était préparée à assumer son futur rôle de femme au foyer et de mère de famille.

Mais son éducation générale n'en était pas pour autant négligée : elle était titulaire du brevet supérieur – l'équivalent, à l'époque, du baccalauréat pour les filles – et était très cultivée. Elle était en plus douée d'un talent naturel pour la musique. Ma mère se rappelle<sup>2</sup> : « *Elle avait l'oreille absolue, elle reconnaissait toutes les notes dans des dictées musicales comportant des accords de deux notes. Elle avait fait du piano et du chant. Elle connaissait beaucoup d'airs d'opéra qu'elle me chantait.* »

Les deux derniers enfants, Sauveur et Maya qui ont eu 20 ans après la guerre de 1914, avaient bénéficié, par contre d'une éducation plus moderne, et fréquenté l'Université. Ils étaient tous les deux diplômés en droit, et l'oncle Sauveur exerçait la profession d'avocat.

Les quatre frères et sœurs s'étaient en quelque sorte regroupés par affinités d'âge et d'éducation, puisque ma grand-mère Emilie était proche de Mathilde, tandis que Sauveur et Maya s'entendaient bien. De plus, Maya qui était plus moderne, s'est assez vite éloignée de la famille.

Le destin de l'aîné, Tildi, comme celui de son frère Sauveur, a été tragique, puisqu'ils ont tous les deux été déportés et assassinés pendant la seconde guerre mondiale. Ma grand-mère Emilie a engendré une toute petite descendance : deux enfants, deux petits-enfants dont moi-même, trois arrière-petits-enfants. Maya a été à l'origine d'une branche la plus prolifique : ses trois enfants ont eux-mêmes engendré six petits enfants et une bonne douzaine de petits-enfants, d'arrière-petits enfants... et même aujourd'hui d'arrière-arrière-petit-enfants.



**Les quatre enfants Dana : de gauche à droite, Tildi, Emilie, Sauveur, Maya**

---

<sup>2</sup> Dans la suite du texte, les guillemets signaleront, sauf indication contraire, des citations de ma mère.

Ma mère se souvient d'une scène qui rétrospectivement l'a beaucoup frappé : les trois filles Dana aimaient chanter ensemble, et elles avaient l'habitude d'interpréter le trio des cartes du *Carmen* de Bizet. Or chacune avait, sans le savoir, choisi le rôle qui préfigurait son destin : « *Carmen, avec ses deux amies, sont en train de se tirer les cartes. L'une voit de l'or, l'autre l'amour et Carmen voit « la mort pour lui et moi, la mort, je ne vois que la mort ».* Maya chantait le rôle celle qui disait « de l'or, de l'or à n'en plus finir ». Mémé voyait un beau cavalier et Mathilde ne voyait que la mort. Elles avaient choisi chacune le rôle de leur destin. Cela m'a toujours fascinée. »

Avant de parler longuement d'Emilie, ma grand-mère, je voudrais évoquer en quelques mots les figures, tragiques pour deux d'entre elles, de son frère et de ses sœurs.



**Mathilde Dana avec son mari Ernest Cassin**

### **Mathilde, dite « Tata Tildi »**

Ma tante Tildi était, paraît-il, heureuse et gaie quand elle était jeune fille. Mais sa vie d'adulte n'a ensuite été qu'une succession de déceptions, de malchances, de souffrance et de malheurs jusqu'à son assassinat par les Nazis. Comme sa sœur Maya, elle avait épousé un jeune homme de la famille Cassin, Ernest. Pour des Juifs récemment immigrés de Tunisie, cette double alliance avec cette famille prestigieuse - des « Juifs du Pape », assimilés, cultivés, dotés de situations brillantes, installés en France depuis des siècles - représentait une véritable promotion sociale au sein de la communauté israélite de Nice.

Malheureusement, un trait de caractère très étrange de cet Ernest allait entraîner la ruine de leur foyer, et contribuer aussi largement aux difficultés financières du reste de la famille. Pour résumer les choses, disons que cet homme bourré de qualités – élégant, bien élevé, serviable, très gentil avec le reste de la famille et notamment avec sa femme, aimé de tous – avait un énorme défaut : il subtilisait tout ce qu'il approchait – objets, marchandises, argent – et le faisait disparaître sans qu'on ait jamais su ce qu'il en faisait.

La tante Tildi, qui avait commencé sa vie de couple dans une relative opulence, s'est donc rapidement retrouvée sans le sou et obligée de vivre, avec son mari un peu dérangé et sa fille, aux crochets de son père.

Ma mère, comme ma grand-mère, était très proche de cette tante Tildi, et en garde encore aujourd'hui un souvenir chaleureux, étouffé par une terrible tristesse : « *Elle était très liée avec ma mère. Elles se voyaient tous les jours quand on était à Paris. A Nice, elles adoraient se promener ensemble, enfant, et je mettais entre elles pour savoir ce qu'elles disaient. Cela les agaçait et elles m'appelaient la petite-fille sandwich, ce qui me vexait beaucoup.* »

« *J'avais une grande complicité avec ma tante Mathilde. Elle est morte quand j'avais 20 ans, mais j'ai l'impression d'avoir passé ma vie avec elle. Elle m'aimait et s'occupait beaucoup de moi. Nous sortions tout le temps ensemble, nous faisons des dentelles à la main. Elle m'avait appris à faire du*

*crochet. J'ai encore quelque chose que j'avais tricoté avec elle. Elle me conseillait pour ma toilette. Quand j'ai eu 13 ans, elle était allée avec ma grand-mère acheter un collier de perles fines un peu rosées et cela m'avait fait passer de la petite enfance à la jeunesse. Elle m'avait aussi choisi une jolie robe en toile bleue dans une boutique de la Rue Halévy, alors prestigieux quartier de la mode haute couture à Nice.»*

*« Elle aimait la toilette. Elle était très fauchée, à ne pas avoir à manger certains jours, mais elle était cependant coquette et raffinée. Elle voulait être bien habillée et se montrer dans les endroits un peu luxueux où l'on paye cher un apéritif. Elle allait à la terrasse du Palais de la Méditerranée le dimanche matin avec son mari. »*



*« Au début de son mariage, elle avait été riche, elle avait épousé un Cassin : Ernest, le frère d'Edmond, le mari de Maya. Il était gentil avec sa femme, mais c'était un fou : Il subtilisait les objets, les meubles de la maison, les marchandises. Quand Mathilde s'est mariée, ils avaient ouvert un magasin de haut luxe qui s'appelait Chez Norette, où elle vendait des bas de soie : 40, 50 deniers, 100 deniers. 200 deniers. C'était arachnéen et cela valait une fortune. Bon-*

*Papa Nice avait bourré leur magasin de marchandise. Tildi vendait l'hiver aux riches touristes anglais et américains et elle gagnait bien sa vie. L'été, comme c'était la morte saison à Nice, Ils allaient à Vichy. Elle envoyait les males là-bas et elle ouvrait un petit magasin sur le bord du parc. Un été – c'était au début des années 1930 - elle envoie toute sa marchandise à Vichy, mais celle-ci n'arrive pas. Elle téléphone à Nice, et on lui répond : « - C'est votre mari qui a envoyé la marchandise ». En fait, il avait pris les males et les avait vendues. »*

*« On n'a jamais su ce qu'il avait fait de l'argent. Il a été une ruine pour Bon Papa qui l'a porté à bouts de bras, mais c'était un pauvre homme à qui l'on pardonnait tout. Il a été un personnage bénéfique dans ma vie. C'est lui qui m'a appris à me tenir à table, à ne pas ouvrir la bouche en mangeant, à m'essuyer la bouche avant de boire, à mettre les mains sur la table. Il m'a aussi fait un cadeau royal dont je lui serai toujours reconnaissante, pour mes 11 ou 12 ans : 5 petits livres trouvés chez un bouquiniste. C'étaient les Misérables, de Victor Hugo. J'ai littéralement vécu dans ce livre qu'il m'avait offert. »*

### **Dix bougies Tati, dix bougies !**

La vie avec son mari était devenue si difficile que la tante Tildi décida, fait assez rare à l'époque, de demander le divorce au début des années 1930. Mais son ancien mari Ernest tomba alors dans une telle déchéance qu'elle le ré-épousa quelques années plus tard. Elle accoucha en 1934 d'une petite fille, nommé Janine.

Celle-ci se révéla rapidement de santé fragile, au point que sa vie allait être un long calvaire jusqu'à sa déportation et son assassinat : *« Janine était mignonne, avec un petit menton pointu, elle ne se*

*laissait pas faire, elle avait de la répartie, avec une espèce de lucidité d'adulte. Elle m'aimait et je l'aimais. Elle était toute blonde, avec des boucles, des yeux verts, mais elle avait comme une espèce de mousse grise sur les dents. Elle faisait du rachitisme. Vers 1937-1938, on était montés à la Bollène pour qu'elle respire. On a fait venir un docteur qui lui a administré des piqûres d'eau de mer. Cela lui faisait des bosses sur les bras. Ce médocastre l'a mise dans un bien triste état. »*



**Janine, fille de Tildi**

*« Janine appelait Bon Papa Paris Tonton chocolat, car chaque fois qu'il revenait de Paris à Nice, il lui offrait du chocolat. Mais, pendant la guerre, elle ne savait même plus ce qu'était une banane. A partir de 1940, c'étaient les restrictions, et elle a été nourrie avec des saloperies. On avait tout le temps faim. On avait des tickets de pain, de sucre. Mais il fallait voir le pain, il était gris à l'intérieur, fait avec du son. Il ne devenait pas rassis, il moisissait tout de suite. Pauvre Janine, elle n'arrivait pas à le manger. Quant au beurre ! On en avait le plus souvent que les tickets. »*

*« En 1942 et 1943, Janine faisait de la danse, et commençait aussi à faire du piano. Sa mère se saignait aux quatre veines pour que sa fille ait la même éducation que les petites filles riches. Cette Tildi avait une vie malheureuse. Son mari Ernest était un boulet. Ils n'avaient pas d'argent, déménageaient tous les deux ans, car ils ne payaient pas le loyer. Ils n'avaient ni appartement à eux, ni vacances, ni beaux vêtements, ni facilités de la vie quotidienne. Mais elle payait quand même des leçons de piano et de danse sa fille. »*

*Un soir, pendant l'occupation, on était tous installés autour de la table de Bon Papa Nice. Quelqu'un sonne à la porte. On dit : « - ce doit être la Gestapo » en plaisantant. Et Janine répond : « - Vous ne devriez pas dire cela, car si c'était la Gestapo, vous seriez tous très malheureux ».*

*« En Juillet 1943, Janine a fêté ses 9 ans. On était encore tous à Nice. Mémé lui avait promis qu'elle aurait une robe à smockés pour ses 10 ans. Mémé et Mathilde avaient des mains en or, elles tricotaient beaucoup. Mais il n'y avait pas beaucoup de laine, alors elles détricotaient les vieux pull-overs. Elles passaient la laine à la vapeur, la faisaient regonfler pour lui donner de la consistance et en faisaient un nouveau pull over. Elles gagnaient leur vie comme cela pendant la guerre. Elles brodaient aussi des robes pour enfants avec des smocks, des tissus pleins de fronces sur lesquels on brode comme un relief. On peut faire des smocks géométriques, mais quand on est très habile, on peut faire des fleurs, des animaux, des enfants qui font la ronde. Janine en rêvait. »*

*« Le 4 juillet 1943, pour ses neuf ans, on avait fait un gâteau avec une farine sans un grain de blé, et Janine disait à ma mère : « - L'année prochaine 10 ans, on fera la fête, j'aurai une robe à smocks et dix bougies, Tati, dix bougies ! »*

*« Ma pauvre petite Janine n'a jamais eu ses dix ans. Les allemands sont rentrés en septembre. Elle a été déportée le 11 novembre 1943. Elle avait 9 ans et 4 mois. »*

« Jusqu'à l'automne 1943, Tildi et sa famille habitaient au fond du quartier Magnan, entassés tous les trois dans un petit deux-pièces. Mais c'était encore le bonheur quand ils étaient ensemble. Et puis, Bon Papa et Mamie Nice sont partis avec Janine, Tildi et Ernest, chez une paysanne à Saint-Laurent-du-Var car il fallait commencer à se cacher. La paysanne était une méchante femme et ils ont tous été très malheureux chez elle. »

« Un jour, le 10 novembre 1943, Ernest était un peu malade et avait voulu aller chez le médecin qui était un condisciple de notre oncle Sauveur. Ils sont allés à Nice tous les trois, et au moment où ils sont sortis de chez le docteur Morisset, l'alerte sonne. On n'avait pas le droit d'être dans la rue pendant l'alerte. Le docteur Morisset leur a alors conseillé de rester dans son cabinet jusqu'à la fin de l'alerte, mais Ernest a voulu rentrer chez lui. Il ne croyait pas qu'il pouvait être arrêté, car il était ancien combattant. Mais en sortant de chez le docteur ils ont été raflés tous les trois avec Janine qu'ils avaient simplement amenée pour lui faire faire une promenade, et lui faire prendre l'air. Alors Janine a commencé à pleurer et les Allemands ont tout de suite compris qu'ils étaient Juifs. »

« Olga, la femme de Sauveur, est allée à l'hôtel Excelsior pour supplier qu'on lui rende au moins Janine, mais ils n'ont rien voulu savoir. Le lendemain matin, Mémé était en train de repasser. Bon-Papa Nice arrive et demande : « - Et Tildi ? ». Maman dit : « - Elle n'est pas là. » Alors, on est allé voir s'ils ne s'étaient pas réfugiés dans leur maison de Nice, mais ils n'y étaient pas, et le docteur Morisset a téléphoné pour dire qu'ils avaient été arrêtés après être sortis de chez lui. »

« Tildi disait : « - Si on m'arrête, et on m'envoie en Allemagne, je ferai du sabotage ». On n'imaginait pas ce qui allait arriver. Elle est morte à Auschwitz à 45 ans, avec sa fille et son mari. »

### L'oncle Sauveur, héros de la résistance



Sauveur Dana  
jeune homme

Mon grand-oncle Sauveur, troisième enfant de la fratrie Dana, était, paraît-il plein d'humour et d'intelligence. Il était petit, Il boitait beaucoup. Il avait eu un grave accident d'automobile, le jour où il a été jugé bon pour le service militaire par le conseil de révision. Il avait une jambe complètement raidie.

Il s'était d'abord marié avec une certaine Maguy, mais il avait divorcé. Il vivait maritalement avec une certaine Olga, une non-juive elle-même mère de deux fillettes, Monique et Ginette.

Avocat de formation, il travaillait au commencement de la guerre dans le petit cabinet de conseil juridique, PIC (Protection Industrielle et commerciale) ouvert par son père vers 1936-1937.

Il fut arrêté pour faits de résistance, déporté et assassiné. Il joua terriblement de malchance. En effet, Il s'en fallu d'un cheveu qu'il ne soit libéré par les Italiens, qui occupaient alors Nice, au moment de l'armistice conclu par eux avec les alliés, en Septembre 1943. Mais le hasard voulu qu'au lieu d'être libéré comme les autres prisonniers du camp italien de Modane, il fut capturé, dans le train qui le transportait, par un convoi allemand qui descendait la vallée du Rhône pour occuper Nice.



**Sauveur Dana  
adulte**

Écoutons ma mère : « Mon oncle Sauveur a été arrêté dans des conditions épouvantables. Il était recherché par l'Ovra, la Gestapo italienne, comme résistant. Les italiens sont allés au cabinet PIC, pour arrêter Sauveur. Ne le trouvant pas, ils ont arrêté Bon-papa Nice. Ils l'ont amené à l'hôtel Victoria, siège de l'OVRA, en haut de Cimiez. Finalement, ils l'ont relâché, et un officier a dit à Bon-papa : « - Dites à votre fils de venir, c'est uniquement pour l'interroger, je vous en donne ma parole d'honneur ».

« Bon papa a organisé une réunion de famille avec Sauveur, Maya et Olga, pour savoir si Sauveur devait se présenter ou pas. C'est Sauveur qui a voulu y aller. Comme Ernest avait été relâché du camp de Modane où il avait été interné un moment par les Italiens, et que l'officier avait donné sa parole, il a pensé qu'il n'y avait pas trop de danger. Mais les Italiens l'ont arrêté et envoyé au camp de Modane. Le train qui le transportait remontait vers le nord au moment où les italiens ont demandé l'armistice. Une colonne allemande descendait et a capturé le convoi. Quand les Allemands ont approchés, les Italiens ont relâché tous les prisonniers du camp de Modane en leur disant : « - Partez, partez ! ». Mais le pauvre Sauveur a été pris par les Allemands dans le train. Ceux-ci ont envoyé les prisonniers en camps de concentration et leurs gardiens italiens sur le front russe. »

« Sauveur a eu le temps d'écrire un mot pour Bon-Papa Nice en disant : « - Nous sommes pris en charge par les autorités militaires allemandes, qui nous emmènent. Occupez-vous de ma femme et de mes enfants ». Ce mot a dû être jeté par la fenêtre du train et ramassé par des gens qui nous l'ont fait parvenir. Cela arrivait parfois. »

Mon grand-oncle Sauveur a été déclaré « Mort pour la France » et décoré à titre posthume de la croix de guerre et de la légion d'honneur pour faits de résistance.

### **Maya : résistante et militante**

La cadette de la fratrie Dana, Maya, connut une destinée plus heureuse. Ma mère s'en souvient comme d'une femme d'une grande intelligence. C'est aussi la seule des sœurs et frères de ma grand'mère que j'ai connue. Je me souviens assez précisément de son visage assez maigre et anguleux, dont l'expression volontaire et concentrée contrastait assez nettement avec la bonhomie souriante et un peu rondouillarde de ma grand-mère. Elle avait fait des études supérieures de droit et s'était mariée avec Edmond Cassin, un autre membre de la prestigieuse famille Cassin (celle du prix Nobel de la paix). Edmond était aussi un héros de la guerre de 14-18, où il avait été gazé à Ypres. Il devait d'ailleurs mourir, bien plus tard, des séquelles de ses blessures, car il fut emporté en 1961 par un cancer du poumon.



**Ma grand'tante Maya et son  
mari Ernest Cassin**



Maya (à droite) avec sa mère

Maya et Edmond n'étaient pas des commerçants ou des femmes au foyer, comme le reste de la famille. Ils avaient déjà des professions intellectuelles : Maya était principale de notaire, Edmond était architecte. Ils eurent avant la guerre trois enfants, dont ma mère était très proche : Richard, Norette et Yoyo. Leur situation avant-guerre connut également des haut et bas : après une assez grande prospérité ils furent si durement touchés par la crise de 1930 qu'ils durent abandonner leur appartement pour aller habiter chez le père de tata Maya.

Pendant la guerre, Maya fut cependant plus chanceuse que ses frères et sœur Sauveur et Tildi. Grande résistante, arrêtée par la Gestapo, elle réussit à s'échapper par un mélange de chance et d'intelligence : ayant avalé sa carte d'identité, elle ne pouvait être identifiée, ce qui allongeait sa procédure d'arrestation, les Allemands étant curieusement assez formalistes à ce sujet. Elle était donc en garde à vue. Ayant réussi à capter la sympathie de sa gardienne en remaillant ses bas, elle convainquit celle-ci de la laisser partir un moment sous promesse de revenir au bout de deux heures – ce qu'elle ne fit, bien sûr, jamais.

Après la guerre, ma tante Maya eut une assez belle réussite professionnelle en tant qu'agent puis promoteur immobilier. Elle était également très engagée politiquement, et connut même un moment de gloire dans les Alpes-Maritimes : elle fut en effet l'une dirigeantes du « Mouvement de la paix ». Écoutons ma mère « *A cette époque, notre tante Maya était devenue un personnage politique dans les Alpes-Maritimes, car elle était secrétaire du mouvement de la paix, un faux nez du parti communiste. Elle animait des meetings où elle avait de grands succès. Elle était bon orateur, bien qu'elle ait eu une voix un peu grêle. C'était une cérébrale, pas une affective. Elle n'était pas dans l'effusion sentimentale comme nous. Elle était remarquablement intelligente, comme tous les Dana.* »

« *J'étais très amie avec ma tante Maya. On sortait beaucoup ensemble. Au début des années 1950, elle habitait une belle maison au coin de l'avenue de la Victoire et de la rue Dubouchage, avec des escaliers de marbre magnifiques. Elle avait un grand et long appartement avec une chambre pour Richard, une salle à manger, le bureau d'Edmond, sa chambre à coucher à elle, la chambre de Norette, la chambre de Yoyo, la chambre du chien Ploc qui avait tourné dans le film Les Visiteurs du Soir aux studios de la Victorine et qui était très vieux à l'époque, la chambre des olives où on stockait des tonneaux d'olives fabriquées par Edmond, une cuisine qui était grande comme presque tout mon appartement actuel et une salle de bains. Cet appartement était superbe, avec des tommettes par terre, mais pas très bien meublé.* »



Tata Maya avec ma mère, sa nièce

« *Il y avait toujours beaucoup d'animaux, des chiens, des chats, une grande volière. Parfois, on ouvrait la volière pour que les oiseaux aient un peu de liberté, mais ensuite c'était la chasse pour les faire rentrer dans leur cage. Edmond était*

*très artiste, très beau, une beauté dont ont hérité ses enfants. Il y avait une photo de lui en spahi, il était superbe avec le grand pantalon, et la cape rouge. Il aurait pu épouser n'importe qui dans la communauté juive. Il aimait beaucoup les enfants et les animaux.. A la place de leur ancienne maison, il y a un centre commercial maintenant. »*



**Mon grand-père et ma grand'mère dans les années 1920**

### **Portrait de ma grand-mère en épouse dévouée**

Après avoir épousé mon grand-père Léon Hatem en 1920, ma grand-mère Emilie vient s'installer avec lui à Paris. Ils auront deux enfants : Ma mère Renée, née en 1923, et ma tante Huguette, née en 1931. Des souvenirs de ma mère, ressort d'abord l'image d'un couple aimant, très uni, qui a résisté pendant 65 ans à toutes les épreuves de la vie – et quelques épreuves !!! Même s'il leur arrivait aussi, de se disputer, surtout quand mon grand-père était resté trop longtemps dehors le soir à jouer aux cartes et à perdre de l'argent dans les cercles de jeu.

Au sein de ce couple, toujours dans le souvenir peut-être quelque peu idéalisé de ma mère, Emilie Hatem semble tenir son rôle à la perfection « Elle était très « famille » : bonne épouse, bonne mère, bonne sœur, bonne belle-fille. » Les anecdotes sont légions, je vous les livre ici un peu dans le désordre :

- Avec sa sœur Tildi, qui avait accouché de sa fille Janine à Paris, à l'hôpital Bretonneaux, en 1934 : « La tante Mathilde avait 36 ans et cela paraissait très grave d'accoucher si tard. Quand elle est sortie de l'hôpital avec son bébé, Maman s'est occupée de la petite fille qui ne prenait pas de poids, mais vomissait tout et maigrissait. Mais Mémé avait fini par réussir à lui faire avaler des biberons et Mathilde lui disait : « - Merci Emilie, je te remercie, merci, merci ».



**Ma grand'mère avec ses parents**

- Avec sa belle-mère, Esther dite Nona : « Nona était élégante, avec de grandes manières, de beaux bijoux, comme les émigrés russes, mais elle vivait dans des endroits assez misérables car elle n'avait pas d'argent. Elle vivait seulement de ce que lui donnaient ses enfants. Le premier du mois, tous les enfants devaient verser une pension. Je me rappelle encore de la voix de Mémé qui rappelait à mon père: « « - Est-ce que tu as envoyé l'argent à ta mère ? » Quand celle-ci est tombée gravement malade d'un cancer de l'œsophage c'est ma-mère qui l'emmenait voir le médecin. »

- Avec son frère Sauveur, pendant la crise de 1930 : « On était très fauchés à l'époque. Mémé avait pris une bouteille de verre et pendant des mois, elle y a mis toutes les pièces de 2 francs qu'elle avait. Puis elle a envoyé tout l'argent de la bouteille à Sauveur à Nice qui n'avait plus un sou. »



**Ma grand'mère avec ma mère  
bébé**

- Avec son père, à la même époque : *« Bon Papa-Nice venait souvent à Paris pour aller voir son beau-frère Elie et lui empruntait de l'argent pour essayer d'acheter de la marchandise, car il n'y avait pas de crédit. Son beau frère se faisait plus que tirer l'oreille. Un jour, Mémé a donné tous ses tapis à Elie comme gage de remboursement pour que le prêt se fasse. »*

- Avec sa fille Huguette : *« dans les années 1970, Huguette avait obtenu un joli rôle dans une troupe théâtrale prestigieuse de Province. Elle y tenait beaucoup. Mais sa fille Nathalie n'avait que quelques semaines. Maman a quitté de bonne grâce sa maison*

*pour venir s'occuper de Nathalie plusieurs semaines et Huguette a ainsi pu garder le rôle. »*

- Avec ma mère : *« en sortant de la maternité, j'avais peur de rentrer la maison, car cela m'angoissait de m'occuper seule de toi. Et puis, je me suis dit : « - Ah ! Mais, il y aura Maman ! », et toute mon angoisse a disparu.»*

- Et même avec les clochards de Montmartre : *« Un clochard nommé Johnny hantait le quartier et dormait souvent sur le banc en face de notre maison de la rue Caulaincourt. Il aimait beaucoup Mémé qui lui a donné toutes les chaussures de Bon papa quand il est mort. »*

### **Une santé fragile**

Mais, lorsqu'elle était jeune, ma grand-mère était de santé fragile. Lorsque, de mes yeux d'enfant, je la voyais si potelée, si apparemment bien portante, je n'imaginai pas combien elle avait dû lutter, dans sa jeunesse, contre la maladie, pour parvenir vivante jusqu'à moi. Elle perdit, dans des conditions terribles, son premier-né, Albert, du fait d'une erreur du médecin accoucheur. Puis elle souffrit à partir de la fin des années 1920 de très douloureuses coliques néphrétiques à répétition – maladie extrêmement grave à l'époque – qui l'entraînèrent à deux doigts de la mort et nécessitèrent deux importantes opérations.



**Avec son mari et ses deux filles, ma mère et ma tante, sur la Promenade des anglais**

Écoutons ma mère : *« Toute mon enfance j'ai été terrorisée par un geste que faisait Mémé en se tenant la hanche. J'avais très peur qu'elle ne meure. Quand elle souffrait trop on lui faisait des compresses d'eau bouillante. Cela ne lui faisait pas grand chose. Cela brûlait et distraignait un petit peu la douleur, c'est tout. Elle avait un urologue, le docteur Boulounex, qui avait une grande barbe. Il me faisait très peur et je croyais que c'était qui lui faisait mal car elle hurlait quand il venait. »*



C'est d'ailleurs au cours de l'une de ces crises que ma grand-mère mit au monde, à Paris, ma tante Huguette : *« La naissance d'Huguette avait été très pénible pour Mémé. Elle était enceinte de 8 mois et la crise de colique néphrétique a déclenché l'accouchement. Quand Huguette est arrivée, il n'y avait rien de prêt. Bon papa est allé chercher Madame Braun qui a amené des paquets de coton hydrophile pour envelopper le bébé. Puis Mamie Nice est arrivée, et en deux jours il y avait tout. »*

*« La première fois qu'elle a été opérée, en 1935, j'avais 12 ans et ma sœur Huguette, 4 ans. Elle m'a appelé et m'a dit : « Ni qui vit ni qui meurt, si je pars tu seras une autre maman pour ta petite sœur ». J'étais terrorisée. On lui a enlevé un rein et elle a du rester au lit 3 semaines. Elle a perdu son premier rein car les radios n'étaient pas bien faites à l'époque. Le chirurgien pensait que l'uretère était coudée.*

*en fait, il y avait un calcul bloquant, et le rein était tout desséché. Elle a beaucoup souffert. »*

*« La seconde opération a eu lieu l'année d'après. On lui a remonté le rein et on l'a attaché à une côte. C'était une opération très douloureuse et inutile. Cela s'est passé à l'hôpital Necker où il y avait de petits bâtiments séparés. Bon-Papa y était allé pour assister au retour de Mémé de la salle d'opérations. On l'a entourée entièrement des pieds à la tête comme une momie. Il a cru qu'elle était morte et il s'est trouvé mal. »*

### **Survivre pendant la guerre**

Pendant la guerre, mon grand-père et ma grand-mère se sont en quelque sorte partagés les rôles pour assurer la survie de la famille : A mon grand-père, échet la responsabilité de trouver de l'argent pour survivre, ainsi que celle des grandes décisions, qui, en gros, se résumèrent à une série de judicieuses fuites successives : de Paris vers Vichy, de Vichy vers Nice, de Nice vers Monte-Carlo... A ma grand-mère revint le rôle moins spectaculaire de trouver, chaque jour, de quoi manger, se vêtir et se chauffer. Écoutons ma mère : *« Il n'y avait pas d'huile, pas de beurre. Pour les matières grasses, Mémé avait eu une idée : elle prenait des suppositoires à la glycérine ; ça remplaçait le beurre. Mais, très vite, il y a eu aussi pénurie de suppositoires à la glycérine. »* Ce rôle, elle l'accomplit en prenant parfois des risques : *« Mémé allait chez la boulangère et volait de petits morceaux de pain. Une fois, la boulangère, qui était une brave femme, l'a vue. Or, c'était très grave, à l'époque, on allait en correctionnelle pour cela. La boulangère, pour faire comprendre à Mémé qu'elle ne la dénoncerait pas, a dit à haute voix : « ici je vois de tout, même des terroristes, même des gaullistes, et je ne dénonce jamais personne. »*



**Mon grand-père et ma grand-mère juste après la guerre**



**L'occupation allemande à Nice**

La guerre fut une succession de situations angoissantes qui mirent les nerfs de ma grand'mère à rude épreuve, au point que celle-ci céda souvent à la peur, voire à la panique. Par exemple, ma mère se souvient de sa réaction lors de la déclaration de guerre, en septembre 1939 : « *Mémé s'est effondrée en larmes en disant : « - Léon va partir à la guerre ». Et je lui répondais : « - Mais non, il a 49 ans, on ne prend pas les gens de 49 ans ».* Autre anecdote, vers le début 1944, à Monte Carlo : « - *Bon papa était joueur et jouait beaucoup aux cartes. Un jour, il*

*n'était pas rentré avant le couvre-feu car la partie s'était poursuivie un peu trop longtemps. Mémé pleurait en disant : « - Léon aussi à Drancy ». Et puis il est rentré et elle ne lui a même pas fait de scène tellement elle était contente. »* Encore un peu de temps passe, et ce sont les combats de la Libération autour de Monte Carlo : « *Un jour, un avion anglais a été abattu dans la rade et Mémé criait en pleurant : « - Ils l'ont eu, ils l'ont eu ». Et on a été obligé de lui dire : « - Tais-toi, tu vas nous faire arrêter ».* Enfin, les américains sont là : « *Je voulais me mettre à la fenêtre pour acclamer les américains qui passaient, mais maman me disait : « - Reste tranquille, tais-toi ». ....On continuait à avoir peur. »*

### **Ma grand'mère, ou plutôt ma seconde mère**

Mais ces anecdotes-là, je ne les ai pas vécues moi-même. Elles m'ont été rapportées par ma mère ou par ma tante. Il me faut maintenant entrer en scène, ou plutôt rendre compte de mon regard d'enfant et de jeune adolescent sur ma grand-mère. Celui-ci révèle un personnage bien différent de celui qui ressort du souvenir de ma mère.



**Mes grands-parents, ma mère et moi**

D'abord – c'est évident -, parce l'Emilie Hatem que j'ai connue était déjà une femme assez âgée. Ma grand-mère avait environ 57 ans quand je suis né, et 60 ans dans les premiers souvenirs que je conserve d'elle. Elle avait alors déjà les cheveux blancs, et ses traits m'ont toujours semblé, à moi tout petit enfant plein de fraîcheur, ceux d'une vieille personne. La jeune femme de 40 ans, toute pimpante, que l'on prenait pour la sœur de ma mère lorsqu'elles sortaient ensemble, avait cédé la place à une délicieuse mamie, souriante, rondelette et bienveillante.

Ensuite, parce que la paix revenue et l'âge advenu, la vie de ma grand-mère s'était en quelque sorte apaisée, et beaucoup des sources de tracas qui avaient abîmé sa jeunesse avaient disparu. Son rein était guéri et elle était débarrassée de ses coliques néphrétiques. Les Nazis ne menaçaient plus sa vie et celle de sa famille. Ses filles avaient convenablement réussi leur vie professionnelle et personnelle. Son mari avait, sinon totalement cessé de jouer, du moins réduit cette passion à des proportions

acceptables par son épouse. Et puis, j'étais né, et ce mignon petit-fils, après tant d'épreuves traversées, fut certainement pour elle un très grand don du ciel.



**Ma grand'mère  
et moi bébé**

Le résultat, c'est que l'Emilie Hatem que j'ai connue était une personne extrêmement calme, équilibrée, protectrice, n'élevant jamais la voix, pleine de bon sens et de gentillesse. Jamais je ne l'ai vue se livrer à une manifestation de panique, de mauvaise humeur ou de désespoir injustifiée : la seule fois de ma vie où je l'ai vue perdre le contrôle de ses nerfs, pleurer et crier était le matin de la mort de mon grand-père.

J'ai été pendant mon enfance extrêmement proche de ma grand-mère, qui fut pour moi une seconde mère, une figure aussi importante que ma mère véritable. Il y a trois raisons à cette proximité. La première, c'est que j'habitais avec ma mère dans l'appartement de mes grands-parents, et que ma grand-mère a naturellement toujours fait partie pour moi du noyau familial le plus proche, celui que je fréquentais quotidiennement. Ensuite, ma mère travaillait durant la journée, alors que ma grand-mère avait abandonné son travail de représentante pour pouvoir s'occuper de moi lorsque j'eus près d'un an. Enfin, elle avait un caractère beaucoup plus calme que ma mère, souvent nerveuse et un peu agressive. Aussi me sentais-je davantage en sécurité et plus tranquille auprès d'elle que de mon authentique génitrice.

Écoutons ma mère : « *Tu avais 4-5 mois, tu pleurais comme un petit bébé malade et mémé se promenait dans le couloir en chantant cette chanson : « - Le petit Fabrice s'en va à l'école, avec son cartable sur les épaules ; s'il apprend bien ses leçons, on lui donne des bonbons, une pomme rouge pour mettre à se bouche, un bouquet de fleurs pour mettre sur son cœur, c'est pour toi, c'est pour moi et Fabrice reste à moi ». Elle chantait cela pendant des heures et tu adorais cette musique ».*

« *Tu as dit « - Mémé » à 6 mois, avant de dire « - Maman ».* Et quand tu étais en état de détresse, tu criais « - Mémé » plutôt que « - Maman », car c'était elle qui s'occupait le plus de toi. Une fois, à 2 ans et demie tu avais failli tomber de la fenêtre du couloir et tu avais crié : « - Mémé, au secours ! » Elle était très pratique, elle savait ce qu'il fallait faire pour que tu sois bien. Moi je t'adorais, mais j'étais moins pratique, je te prenais dans les bras gentiment. Mémé insistait davantage sur la réalité, les heures régulières. C'est elle qui t'as appris à lire. »



**Ma grand'mère et moi  
petit garçon**

« *Au moment de tes cinq ans, tu as eu une rougeole confluente : l'éruption des petits boutons rouges était tellement foisonnante que cela faisait comme un masque total où seuls étaient préservés deux ronds blancs qui dessinaient comme des lunettes autour des yeux. C'était très spectaculaire. A l'époque, je restais à la maison et Mémé allait au bureau avec bon-papa. Je passais mes journées dans des angoisses épouvantables jusqu'à ce que Mémé arrive avec son bon sens et sa joie de vivre. Elle criait : « - Bonsoir coco, comment tu vas ? » et tout se remettait en place. Tu n'étais plus qu'un petit garçon un peu malade. »*

## Quelques souvenirs d'enfance



**Moi vers 10 ou 12 ans avec ma grand'mère**

Ma grand-mère s'est donc, beaucoup occupé de moi, m'a emmené en vacances à Aix-les-Bains ou à Nice avec mon grand-père, m'a appris à lire, m'a, bien sûr, nourri tous les jours. Les souvenirs que je conserve d'elle sont tous liés à cette sollicitude maternelle et à cette attitude protectrice.

Je revois par exemple ma grand-mère en train de me préparer une sole ou un foie de veau sur le vieux fourneau à gaz de la minuscule cuisine de la rue Caulaincourt, où nous habitions tous ensemble. Je suis assis sur un petit tabouret carré, devant la table en aggloméré recouverte d'un plexiglas marron roux. Je suis en face du mur et j'attends avec impatience que la sole et les pommes de terre soit cuites, car j'ai très faim. Une autre fois, c'était de la banquette de veau avec du riz – dont je garde encore à la bouche le goût délicieux – ou encore, un Makoud, gâteau tunisien rond, fait de viande hachée mélangés à du persil et à des œufs.

Je me souviens encore de mes maladies – angines à répétitions notamment : cela me faisait très mal, mais la présence de ma mère et surtout de ma grand-mère à mon chevet me donnaient un tel sentiment de confort et de bien-être que ces moments sont curieusement aujourd'hui connotés dans ma mémoire d'une nuance positive. Cette sollicitude de ma grand-mère s'est d'ailleurs poursuivie au-delà du raisonnable, lorsque j'avais largement atteint l'âge adulte et qu'elle était déjà une très vieille femme. Je me souviens qu'elle se déplaçait encore pour me soigner au début des années 1990. J'avais alors largement passé les trente ans, et elle les quatre-vingt-dix ans. Cela ne l'empêchait pas du tout de parcourir à pied le petit kilomètre qui séparait son domicile du mien et de monter mes cinq étages sans ascenseur pour m'apporter mes médicaments et me faire à manger. Et, le plus fort, c'est que j'avais été habitué à tant d'attentions de sa part que je crois que je considérais cela comme presque normal !!!



**Mes grands-parents âgés**



**Ma grand'mère âgée avec ma mère**

Vers cette époque, après mon divorce d'avec ma première épouse, j'avais déjà atteint une assez bonne réussite professionnelle, mais je me trouvais par contre dans une certaine solitude affective. Ma grand-mère avait décidé d'agir, à sa manière, en allant voir le rabbin du quartier et en lui demandant de me faire rencontrer quelques jeunes filles à marier. Cette manière de faire, qui tentait de reproduire, à soixante-dix ans d'intervalle, les pratiques en cours au temps de sa jeunesse, n'avait évidemment abouti à

rien. Mais je lui garde rétrospectivement une grande reconnaissance pour cet effort maladroit et inadapté aux mœurs de mon époque : avec ses moyens désuets, elle avait tenté tout ce qu'elle avait pu pour assurer mon bonheur !!!



**Avec mon ami René**

Un autre souvenir charmant de ma grand-mère remonte à mes quinze ou vingt ans. Mon meilleur ami, René Marx, faisait alors partie, comme tous les « intellectuels » de l'époque, des compagnons de route du parti communiste. Un jour, il était venu déjeuner à la maison. Mais mon grand-père tardait à arriver et on attendait pour déjeuner. Nous avions tous très faim, et mon ami René mangeait comme un ogre à

l'époque. Complètement affamé, il s'était fait un en-cas avec un fromage qu'il avait entièrement dévoré. Au moment de se mettre à table, ma grand-mère découvrit cela et dit, scandalisée : « - Il tourne mal, ce petit, on voit bien qu'il vire au communisme, il a mangé tout le camembert. »

Corrigeons cependant cette vision idyllique par quelques autres souvenirs moins harmonieux. Je me souviens par exemple d'une scène dans l'entrée de l'appartement, en face d'un gros guéridon noir, laqué et ventru, couvert d'incrustations dorées et recouvert d'une plaque de marbre : tout petit garçon, je venais de mordre ma grand-mère, pratiquement jusqu'au sang, et elle me le reprochait avec de gros yeux pleins de sévérité. Une autre fois, j'étais rentré par mégarde dans la salle de bains, et je l'avais vue toute nue, elle m'avait fait sortir tout de suite avec un grognement de reproche, mais la vision de son corps flasque m'avait un peu dégouté.

### **Les derniers jours**

Mais le plus amer souvenir que je garde d'elle touche aux conditions de sa mort. C'est même, je crois, le plus grand sentiment de culpabilité que la vie m'ait donné d'éprouver. En 1993, juste après le mariage de ma cousine germaine Nathalie, son autre petite fille, elle était tombée gravement malade, victime d'une attaque cérébrale. Elle était complètement paralysée et ne parlait plus.



**Au mariage de ma cousine Nathalie**

Au début, j'allais la voir souvent à l'hôpital de Neuilly où elle était soignée. Nous essayions de communiquer avec elle, guettant dans ses yeux des signes de compréhension ou d'acquiescement, qui parfois nous parvenaient effectivement, surtout dans les premières semaines. Nous espérions aussi discerner les signes d'un rétablissement au moins partiel de sa conscience.



**Ma grand-mère en cure à Evian**

Malheureusement, ceux-ci n'arrivèrent jamais, et elle fut transférée dans une sorte de mouvoir à Groslay, très loin de Paris. C'était en 1994 : je m'en souviens très bien, car c'est là que j'avais assisté, dans la salle de télévision où l'on réunissait les pensionnaires, tous grabataires et gâteaux, à l'accident qui avait coûté la vie au pilote automobile brésilien Ayrton Senna. Au début, je venais fréquemment à Groslay. Mais les contacts avec ma grand-mère, totalement inconsciente, se réduisaient désormais à rien. Comme je n'avais pas d'automobile et que je travaillais beaucoup à l'époque, y compris le week-end, je cessais pratiquement au bout de quelques mois, de lui rendre visite.

Elle est morte seule, une nuit de la fin 1994 à l'hôpital de Montmorency où on l'avait transportée. Ma mère et ma tante, prévenues par l'hôpital, arrivèrent en catastrophe au milieu de la nuit en voiture, trop tard pour la revoir vivante. Peut-être pressée par le temps, ou bien ne me considérant pas comme concerné au premier chef, ma tante ne pensa pas à venir me chercher pour les accompagner là-bas, et ma mère ne protesta pas. Je leur en ai toujours beaucoup voulu, peut-être de manière injuste, en reportant sur elles mon propre sentiment de culpabilité d'avoir abandonné ma grand-mère pendant ses longs mois d'agonie.

En relisant ce texte, je m'aperçois qu'au fond, je n'ai finalement su que très peu de choses de cette femme, de sa vie, de ses désirs, de ses peines. Mais ce que je sais, moi, Fabrice Hatem, son petit-fils, c'est qu'elle a été pour moi une grand-mère aimante et attentive, l'égale d'une mère. Et qu'au fond de mon cœur, le souvenir de cet amour m'aide encore à supporter les difficultés de la vie. Comme un grand soleil toujours vivant qui éclaire les moments de pénombre et aide à dissiper les nuages de l'existence.



**Avec ma grand-mère dans les jardins du Luxembourg**

Fabrice Hatem  
(d'après les souvenirs de ma mère Renée Hatem)

## **Annexe : lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)**

**Bonne-maman, Mamie-Nice** : Mon arrière-grand-mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

**Bon-papa Nice, Bon-papa, René Dana** : mon arrière-grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

**Bon papa Paris, Léon, Papa** : mon grand-père maternel

**Mathilde, Tildi, tata Tildi** : ma grande tante maternelle, tante maternelle de ma mère

**Mémé, Maman, Emilie** : ma grand-mère maternelle, mère de ma mère

**Sam, Tonton Sam, Samuel** : mon arrière-grand oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

**Tantine, Huguette** : ma tante maternelle

**Tata Maya, Maya** : ma grand-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

**Tata Sarah, Sarah** : mon arrière-grand tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

**Tonton Sauveur** : mon grand oncle maternel, frère de ma grand'mère